

L'idéal dans la critique littéraire fin de siècle : un étendard antinaturaliste ?

Pascaline HAMON
Université Paris III-Sorbonne Nouvelle
CRP19, Équipe Zola

Dans *Le Roman idéaliste dans le second XIX^e siècle. Littérature ou bouillon de veau ?*, Jean-Marie Seillan met en lumière les traits poétiques et idéologiques communs à la pléiade d'auteurs publiés en feuilleton dans *La Revue des deux mondes*. Cet archétype romanesque est celui contre lequel se dresse Zola dans *Le Roman expérimental* : « ce mot d'idéalistes indique les écrivains qui sortent de l'observation et de l'expérience pour baser leurs œuvres sur le surnaturel et l'irrationnel, qui admettent en un mot, des forces mystérieuses, en dehors du déterminisme des phénomènes¹ ».

Cette notion, revendiquée et célébrée par les uns, rejetée et déconstruite par les autres est donc porteuse d'une dimension polémique. Électron libre, terme critique recouvrant des acceptions multiples, synthétisant des courants parfois contradictoires², le terme d'« idéalisme » flotte comme une bannière dans la bataille naturaliste. Remy de Gourmont, dans un article de 1882 intitulé « Le naturalisme » définit les deux camps en présence par l'opposition entre la recherche du beau et la complaisance dans la laideur :

Les idéalistes n'ont pas plus d'imagination que les naturalistes ; mais, au lieu de l'employer tout entière à la recherche du laid, au lieu de fouiller avec elle les archives imaginaires du mal, ils la mettent à la poursuite du beau éternel, s'applaudissant et à bon droit lorsqu'ils ont pu seulement en attraper et en fixer le reflet [...]³.

En 1892, Remy de Gourmont n'assimile plus l'idéalisme à la seule opposition au naturalisme. Il dénonce le dévoiement du terme en énumérant les stéréotypes que la fin du XIX^e siècle associe à ce terme :

c'est le mot à tout faire. Pour [l]es simplistes, un peu bornés, l'idéalisme est le contraire du naturalisme, – et voilà ; cela signifie la romance, les étoiles, le progrès, les chevaux de fiacre, les phares, l'amour, les montagnes, le peuple, toute la farce

1. Émile Zola, *Le Roman expérimental*, Paris, Charpentier, 5^e édition, 1881, p. 22.

2. Dans *La Renaissance de l'idéalisme*, Ferdinand Brunetière réalise une greffe entre l'idéalisme dans le sens platonicien et la définition donnée par la philosophie sensualiste de Berkeley. Sous le terme d'idéalisme, Remy de Gourmont reprend la seconde acception, au détriment de la première, pour en faire un synonyme de « symbolisme » et d'« anarchie », deux termes manifestant la radicale individualité issue de l'idéalité du monde dans le domaine esthétique et politique.

3. Remy de Gourmont, « Le naturalisme », *Le Contemporain*, avril 1882, texte disponible en ligne : http://www.remydegourmont.org/de_rg/autres_ecrits/melangeslitteraires/lenaturalisme.htm.

sentimentale dont on truffe entre gens du monde, les petits pains fourrés du thé de cinq heures⁴.

Cette énumération rend compte d'une poétique reposant sur la persistance de clichés servant à décrire un cadre topique (les étoiles, les phares, les montagnes) et des sentiments convenus. Pourtant, la fin du XIX^e siècle est marquée par une prolifération d'ouvrages clamant la victoire de « l'idéalisme », dont le plus explicite est sans doute celui reproduisant une conférence de Ferdinand Brunetière sur *La Renaissance de l'idéalisme*, en 1896. Après l'écoeurement naturaliste, le réconfort idéaliste s'imposerait, dans l'ordre logique des choses :

La foule, après avoir suivi les écrivains naturalistes dans les chemins où l'on trouve des fumiers, des chiens crevés et des êtres abjects au moral comme au physique, reviendrait-elle auprès de ceux qui la conduisent dans les sentiers ensoleillés du rêve et de l'idéal ?

Et bien ! oui. C'est la réaction prévue depuis longtemps. L'exagération dans le laid, le sale devait forcément amener le triomphe du contraire⁵.

Ce terme protéiforme, qui revient de manière constante sous la plume des contemporains dans leurs discours esthétiques, philosophiques, moraux ou politiques excède ainsi la seule définition d'un modèle littéraire pour s'inscrire dans un combat d'idées nébuleux dont les enjeux peuvent se lire à tous les niveaux énoncés précédemment. La tension qui s'établit, chez Remy de Gourmont, entre la revendication de l'idéal comme étendard antinaturaliste et la prise de distance avec cette assimilation, invite à questionner le parcours de quelques figures du camp idéaliste afin de cerner certaines permanences idéologiques, suffisamment fortes pour que la célébration de l'union de l'anarchie et du symbolisme, au tournant du siècle, nécessite de disputer à nouveau ce terme à ceux qui s'en réclament. Cette stratégie de reprise, ce jeu avec l'étiquette « idéalisme » trouve même un écho chez Zola, son adversaire acharné, inscrivant le terme dans une dynamique esthétique, mais également politique et idéologique.

Les troupes idéalistes

Le terme d'« idéalisme » revient à de multiples reprises dans la foisonnante production critique de l'époque : articles de presse, conférences, ouvrages critiques généraux, monographies, comptes rendus de romans... Une recherche dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale fait apparaître

4. Remy de Gourmont, « L'idéalisme », *Entretiens politiques et littéraires*, avril 1892, texte disponible en ligne : http://www.remydegourmont.org/de_rg/autres_ecrits/revues/entretiens/idealisme.htm.

5. Auguste Sautour, *Idéal et naturalisme, à propos du roman L'Amour de Jacques de Charles Fuster*, Paris, Fischbacher, 1891, p. 8.

une explosion de la fréquence du terme au XIX^e siècle. Certains noms, plus ou moins connus reviennent de manière constante : Ferdinand Brunetière, Léon Bloy, Remy de Gourmont, Eugène-Melchior de Vogüé, Armand de Pontmartin – pour les plus connus –, Auguste Sautour, Albert du Bois – pour les figures secondaires. Ces critiques, du reste, entretiennent des liens étroits avec les auteurs identifiés par Jean-Marie Seillan. Armand de Pontmartin loue les qualités littéraires d’Octave Feuillet⁶, Ferdinand Brunetière dirigea la *Revue des deux mondes* dans laquelle ses « Revues littéraires » ont été une arme constante contre le naturalisme et contre Zola, tout particulièrement.

Dans les rangs des idéalistes, on trouve également une présence massive de philosophes spiritualistes. La plupart écrivent dans *La Revue des deux mondes* et y exposent des réflexions sur la vie sociale, mais surtout morale des individus. Citons, par exemple, Paul Janet, Émile Beaussire, Paul Ravaisson, Elme-Marie Caro, Alfred Fouillée, Étienne Vacherot. Ces discours philosophiques et les feuilletons idéalistes dialoguent par leur proximité dans la revue. Tout comme le positivisme philosophique trouve une expression littéraire dans le naturalisme, l’idéalisme littéraire trouve un écho dans des discussions philosophiques autour de l’héritage de Littré, d’Auguste Comte ou de Taine.

En premier lieu, la réaction idéaliste se manifeste à l’occasion de la publication des romans naturalistes. Les œuvres de Zola sont la cible d’attaques : l’accusation de pornographie et l’association du naturalisme à la bestialité constituent des données récurrentes de la critique antinaturaliste. Ferdinand Brunetière, dans *Le Roman naturaliste*, qui reprend en volume ses « Revues littéraires », s’indigne :

Non pas certes que les plus humbles et les plus dédaignés d’entre nous n’aient le droit d’avoir eux aussi leur roman, – à cette condition toutefois que dans la profondeur de leur abaissement on fasse luire un rayon d’idéal, et qu’au lieu de les enfermer dans le cercle étroit où les a jetés, qui la naissance et qui le vice, nous les en tirions au contraire, pour les faire mouvoir dans cet ordre de sentiments qui dérident tous les visages, qui mouillent tous les yeux, et font battre tous les cœurs⁷.

À l’opposé, certaines œuvres, aujourd’hui considérées comme mineures, ou tombées dans l’oubli, font l’objet de comptes rendus dans la presse, au sein de laquelle se tisse un véritable réseau antinaturaliste. Les critiques valorisent surtout les conflits moraux développés dans ces œuvres. C’est le cas de *L’Amour de Jacques* de Charles Fuster, qui fait l’objet d’une critique positive par Auguste Sautour, dans *Idéal et naturalisme, à propos du roman L’Amour de Jacques de Charles Fuster*, et par le Comte Albert du Bois, dans *Idéal et réel*. Dans le premier cas, la critique élogieuse adressée à Charles Fuster joue le rôle de contrepoint pour une critique du naturalisme. Par ailleurs, le succès remporté

6. Armand de Pontmartin, « Octave Feuillet », *Souvenirs d’un vieux critique*, Paris, Calmann-Lévy, 1882.

7. Ferdinand Brunetière, *Le Roman naturaliste*, Paris, Calmann-Lévy, 1883, p. 11-12.

par certaines œuvres des romanciers idéalistes, à l'exemple de *Julia de Tréceur*, de l'*Abbé Constantin* ou du *Maître de Forges* sont autant de triomphes littéraires de l'idéalisme, trop souvent dédaignés par l'histoire littéraire.

Les manifestations antinaturalistes prennent parfois un caractère institutionnel. C'est le cas lors des discours de réception à l'Académie française. Alors que les nombreuses tentatives de Zola pour rejoindre les Immortels échouent, la plupart des romanciers idéalistes sont élus à l'Académie. Le caractère solennel de cette reconnaissance fournit aux auteurs idéalistes une opportunité d'avancer dans leur conquête. Ainsi, lors de sa réception, en 1892, Pierre Loti salue la mémoire d'Octave Feuillet, au fauteuil duquel il est élu, et mentionne l'influence qu'a eue sur lui la lecture de *Julia de Tréceur*. D'emblée, Pierre Loti revendique une continuité avec l'œuvre du romancier idéaliste : « À beaucoup de gens superficiels, il doit sembler que nous représentions, Octave Feuillet et moi, deux extrêmes, ne pouvant être aucunement rapprochés. Je crois au contraire qu'au fond notre conformité de goût était complète⁸. » Un héritage littéraire est ainsi revendiqué et défendu par la reprise de la figure du jeune écrivain en quête d'encouragements et de celle de l'écrivain avancé, mentor bienveillant⁹ :

Octave Feuillet restait pour moi sur le piédestal très haut où l'avaient placé jadis, pour toujours, *Sibylle* et *Julia de Tréceur*. Et, de plus, il était entré dans le petit nombre de ceux auxquels je pensais en écrivant, de ceux avec qui je marchais accompagné, dans ma voie nouvelle, au terme encore si mystérieux. Je lui envoyais chacun de mes livres, – attendant ensuite avec impatience la réponse toujours charmante, les petits mots de remerciement, qui devenaient de plus en plus courts, hélas ! à mesure que la fatigue et déjà la souffrance arrêtaient sa main [...].

... Et je trouve si particulier, si étrange, de venir précisément ici prendre la place – et raconter la vie – de celui qui m'avait le premier tendu la main, à mon arrivée, un peu brusque et imprévue, dans le monde des lettres¹⁰ !...

Grâce aux discours et aux conférences, le combat idéaliste s'exporte à l'étranger : la conférence de Léon Bloy *Les Funérailles du naturalisme*, à Copenhague, celles données aux États-Unis et au Québec par Brunetière annoncent la mort du naturalisme. Ces prises de position publiques sont autant d'événements d'une histoire littéraire qui s'écrit au jour le jour et qui amènent leurs lots de ripostes de la part de l'autre camp – souvenons-nous

8. Pierre Loti, *Discours de réception à l'Académie française*, 7 avril 1892, texte disponible en ligne : <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-pierre-loti>.

9. Une manière de donner un coup de griffe à Zola, qui assiste à cette réception ? Le « Manifeste des Cinq », publié dans *Le Figaro* du 18 août 1887, ou l'amertume d'un Jules Case dans sa série d'articles paru dans *L'Événement* de 1891 sur « Le bilan du réalisme » sont aussi, en partie, une réaction face au refus, de la part de l'auteur du *Roman expérimental* de se poser comme maître : « Rosny, Paul Bonnetain et Lucien Descaves décidèrent dès le début du mois d'août 1887 de rompre en visière avec un écrivain qui de toute évidence n'avait plus l'intention de les épauler. Au sein de ce trio, Rosny surtout se sent blessé d'une fin de non-recevoir que lui a adressé le Maître le 4 novembre 1886, après la publication de son premier roman, *Nell Horn* » (René-Pierre Colin, *Dictionnaire du naturalisme*, Tusson, éditions du Lérot, 2012).

10. Pierre Loti, *Discours de réception à l'Académie française*, art. cit.

que le 21 février 1894 les étudiants de la Sorbonne huèrent Brunetière en criant : « Zola ! C'est Zola qu'il nous faut ! »¹¹. C'est par la force et la récurrence de ses discours, à la rhétorique parfaitement maîtrisée, nous semble-t-il, que le camp idéaliste parvient à imposer l'idée de sa renaissance, qui n'est en premier lieu qu'une permanence de certains traits esthétiques, plus ou moins marqués. Marcel Prévost, dans son article « Le roman romanesque » paru dans *Le Figaro*, les 12 et 13 mai 1891, se réfère ainsi à l'influence de George Sand :

Le roman antiromanesque, né de la philosophie positiviste, peut être aujourd'hui et depuis longtemps représenté par les plus brillants des romanciers. Mais le besoin d'une expression romanesque de la vie n'en demeure pas moins dans la foule lisante ; il est une des catégories de la conscience et de l'esprit humain ; il subsiste tant que subsiste l'humanité avec ses rêves, ses émotions passionnelles, ses espérances indéterminées.

La puérité des écoles antiromanesques, c'est de nier l'existence de cette région de l'âme, où se reflétaient si naturellement les imaginations de l'écrivain de Nohant¹².

Soulignons enfin que la critique idéaliste ne cesse de bouleverser les catégories du champ littéraire pour grossir ses rangs. Ainsi, les œuvres de Maupassant sont saluées en 1885 par Brunetière dans *La Revue des deux mondes*, dans laquelle l'ancien médanien publie un feuilleton en 1890. Dans *Le Roman naturaliste*, Brunetière utilise cette même stratégie de reconfiguration des forces en dissociant l'œuvre d'Alphonse Daudet du courant naturaliste et, dans *Le Roman russe*, paru en 1886, Eugène-Melchior de Vogüé met en lumière la possibilité pour le réalisme d'intégrer une part d'idéalisme en se livrant à des relectures précises de l'œuvre de Tolstoï.

L'étude rapide de ces stratégies d'occupation du champ littéraire met en lumière des réseaux complexes, au sein desquels se tissent des liens entre les domaines esthétiques, moraux et politiques. C'est donc aux enjeux de ces batailles, dissimulés sous l'étiquette « idéalisme » qu'il convient de s'intéresser dès lors. Le combat antinaturaliste ne serait-il que la part émergée d'un conflit aux ramifications profondes, témoin de la permanence de certaines postures idéologiques qui travaillent la fin du siècle ?

11. Sur ce moment de l'histoire littéraire, voir Thomas Loué, « “Les Barbares lettrés”. Esquisse d'un temps long de l'anti-intellectualisme en France (1840-1900) », *Mil neuf cent*, n° 15, 1997, p. 85-108, et Antoine Compagnon, *Connaissiez-vous Brunetière ?*, Paris, Seuil, 1997, p. 108-114.

12. Marcel Prévost, « Le Roman romanesque moderne » [1891], repris dans *Enquête sur le roman romanesque*, éd. Jean-Marie Seillan, Amiens, Encrage-CEERR, « Romanesques » n° 2, 2005, p. 181.

Les enjeux cachés des batailles idéalistes

En 1880, dans *Le Roman expérimental*, Émile Zola oppose le naturalisme et l'idéalisme en se plaçant sur le terrain épistémologique : observation, déterminisme des phénomènes, expérimentation sont les maîtres mots d'une alliance de la science et du littéraire contre le modèle préexistant. Prférant la continuité à la rupture et les œuvres classiques à celles de la révolution littéraire, les idéalistes, à l'exemple de Brunetière, mènent une bataille lexicologique afin d'assimiler le terme de « naturalisme » à celui d'« art matérialiste ». L'ancrage dans une continuité et une tradition renverse la perspective que nous adoptons aujourd'hui sur cette tranche de l'histoire littéraire : alors que nous cherchons à remettre en lumière l'idéalisme, et à en ressaisir les traits caractéristiques, pour ces critiques contemporains qui le revendiquent comme une évidence, c'est l'art naturaliste qui demande à être défini. Dans *Le Roman naturaliste*, Ferdinand Brunetière qualifie le programme de ses adversaires :

un art qui sacrifie la forme à la matière, le dessin à la couleur, le sentiment à la sensation, l'idéal au réel ; qui ne recule ni devant l'indécence, ni devant la trivialité, la brutalité même ; qui parle enfin son langage à la foule, trouvant sans doute plus facile de donner l'art en pâture aux instincts les plus grossiers des masses que d'élever leur intelligence jusqu'à la hauteur de l'art¹³.

Cette tentative de définition de la nouveauté permet de déduire ce qu'est l'art idéaliste : représentation des idées, prédominance du sentiment, volonté d'élever le lectorat vers l'art, fusion du Beau et du Bien.

Cependant, l'évidence que constitue la définition de l'art idéaliste semble s'estomper peu à peu puisqu'au fil de ses articles dans la *Revue des deux mondes*, Brunetière s'attache à redéfinir le terme d'« idéalisme ». En 1885, un article intitulé « L'idéalisme dans le roman », insiste sur l'embellissement de la vie proposé par les œuvres dites « idéalistes » :

On peut dire que le premier point de l'esthétique idéaliste, c'est que l'art est fait pour plaire. On entend tout simplement par-là que les hommes ne l'ont point inventé pour ajouter une raison de plus à toutes celles qu'ils pouvaient avoir de se plaindre de la vie¹⁴.

Par cette définition, Brunetière oppose l'idéalisme au pessimisme, ce qui déplace légèrement le conflit du champ esthétique au champ philosophique. La métaphore picturale est réemployée pour penser la satisfaction que doit offrir le roman :

13. Ferdinand Brunetière, *Le Roman naturaliste*, *op. cit.*, p. 3.

14. Ferdinand Brunetière, « L'idéalisme dans le roman », *La Revue des deux mondes*, 1^{er} mai 1885, p. 216.

Si vous allez contempler un tableau, ce n'est pas habituellement pour vous procurer des sensations optiques désagréables ; et si vous lisez un roman, ce n'est pas, d'ordinaire, avec le parti-pris ni le ferme propos de vous ennuyer¹⁵.

Le pessimisme qui sous-tendrait le roman naturaliste conduirait le lecteur à ressentir de l'ennui. Est-ce à dire que le critique oppose, de manière équivalente, l'optimisme au pessimisme, le beau au laid, le bon au mauvais et le bien au mal, le plaisant à l'ennui, l'idéalisme au naturalisme ? En fait, le naturalisme est assimilé par Brunetière à une troisième voie, contrairement à la position binaire défendue par Remy de Gourmont :

Je ne dirai point que, s'ils [les écrivains naturalistes] écrivent, c'est pour nous apprendre que la vie réelle est bien souvent autrement plate, vulgaire et lamentable que nous ne l'avons jamais éprouvé, ou que s'ils font de la peinture, c'est pour nous faire voir que les plus déplaisantes colorations qu'il y ait dans la nature n'approchent pas de la crudité de celles qu'ils peuvent réaliser sur leur toile. Car, s'il en était ainsi, ce serait encore de l'idéalisme, de l'idéalisme à rebours, mais enfin de l'idéalisme, et la seule manière même qu'ils aient d'entendre idéalisme : plus laid ou plus beau¹⁶.

Par opposition à l'idéalisme dans le roman, Brunetière s'attache à l'étude du « pessimisme dans le roman » dans un article de 1885. La valorisation de *Bel-Ami* de Maupassant comme « ce que le naturalisme a produit de plus remarquable¹⁷ » et les encouragements prodigués à Paul Bourget font apparaître une dissymétrie : l'art idéaliste ne s'oppose pas au pessimisme mais bien au matérialisme, ce qui va conduire à un déplacement de la question vers le champ religieux. Alors que le pessimisme peut être interprété comme une résurgence du mal du siècle des romantiques et comme le signe du génie, le matérialisme, en revanche, est une conséquence du positivisme, qui conduit à des réévaluations morales, idéologiques et théologiques.

Sous couvert d'esthétique et de réflexion sur les structures du roman, Brunetière se livre à une condamnation morale du positivisme :

professer que la vie est bonne, et conséquemment qu'elle a son objet et son but en elle-même, cela mène à professer que tous les moyens d'en jouir sont également bons, ou, si l'on aime mieux, que tous nos appétits, étant naturels, ont droit à leur satisfaction : ce qui est la formule à la fois, dans l'ordre matériel, du plus grossier matérialisme, et dans l'ordre social, du plus dangereux socialisme¹⁸.

Cette condamnation morale du naturalisme est plus subtile que les accusations de pornographie qui accompagnent la réception des œuvres zoliennes et qui ont été amplement étudiées. Ferdinand Brunetière défend une esthétique reposant sur l'intérêt romanesque, celui-ci se fondant sur une tension morale, qui nécessite que le roman soit édifié sur une énigme et qu'il dévoile l'essence

15. *Ibid.*, p. 216-217.

16. *Ibid.*, p. 217.

17. Ferdinand Brunetière, « Le pessimisme dans le roman », *La Revue des deux mondes*, 1^{er} juillet 1885, p. 215.

18. *Ibid.*, p. 225.

cachée du personnage. Malgré la reconnaissance du talent de Maupassant, le critique déplore ainsi l'absence de mystère chez ses personnages :

Ah ! S'ils [les personnages du roman] étaient, je ne dis pas autre chose qu'ils ne sont, mais, demeurant tout ce qu'ils sont, quelque autre chose en même temps qu'eux-mêmes ; *si l'analyse de leur cas constituait pour la pathologie du vice, et partant, pour la connaissance de l'homme, un enrichissement durable* ; moins que cela, si leur corruption procédait de quelque cause et *s'ils étaient vicieux pour un autre motif que parce qu'ils le sont*, j'y prendrais, j'y pourrais prendre un réel intérêt, ce que j'ai le droit d'exiger d'intérêt de tout romancier qui me demande quelques heures de mon temps¹⁹.

Par-delà la peinture des vices, l'intérêt romanesque est donc indissociable du dévoilement psychologique du personnage au sein du roman, qui permet une forme de communion morale avec le lecteur. La « sympathie », nouvelle catégorie pour penser l'œuvre, est défendue sur tous les plans dans la *Revue des deux mondes*. Ainsi, Alfred Fouillée, rendant compte de l'ouvrage de Ravaisson, *La Philosophie en France au XIX^e siècle*, insiste sur la dimension morale intrinsèque à toute création esthétique :

Pitié, sympathie, bonté, amour, ce sont des noms divers du bien moral. Nous voyons donc le beau se rapprocher du bien. La grâce esthétique touche à ce qu'on pourrait appeler la grâce morale par son caractère de désintéressement et de sympathie. En même temps, elle touche au sublime moral par l'idée qu'elle éveille d'une bonté sans limites, qui, ne pouvant entièrement se satisfaire, devient une pitié infinie²⁰.

Cette perspective néo-platonicienne associant le beau, le bon et le bien est déplacée par Brunetière vers la recherche des causes du vice et de l'explication psychologique, comme il l'avait déjà souligné dans l'article de juin 1880 sur « Gustave Flaubert » :

il y a dans *Madame Bovary* quelque chose de vraiment romanesque, c'est-à-dire quelque chose de vraiment digne de nous intéresser, et non seulement une psychologie subtile, une psychologie profonde, mais une psychologie raffinée, la psychologie d'un tempérament qui, comme on dit, sort de l'ordinaire. Car ce n'est pas assez pour nous intéresser que de nous présenter un miroir de la réalité²¹.

La tension établie ici entre la « sympathie » et le « tempérament qui [...] sort de l'ordinaire » est un point de bascule vers la question politique, sous-jacente. En effet, au « cas » pathologique et clinique se substitue la complexité psychologique indissociable d'une question de classe sociale :

Charles Bovary, mais surtout Catherine Maheu sont de pauvres sujets pour l'observateur ; on en a trop vite et trop aisément touché le fond ; leurs actions sont trop simples, et plus simples encore que les mobiles qui les leur dictent. Mais, au contraire, au fur et à mesure que nous pénétrons plus avant dans la connaissance

19. *Ibid.*, p. 217. Nous soulignons.

20. Alfred Fouillée, « La Morale de la Beauté et de l'Amour selon le mysticisme contemporain », *La Revue des deux mondes*, 15 juillet 1882, p. 410.

21. Ferdinand Brunetière, « Gustave Flaubert », *La Revue des deux mondes*, 15 juin 1880, p. 845.

d'une Julia de Trécœur ou d'un M. de Camors, nous voyons, si je puis ainsi dire, des complications psychologiques surgir, nouvelles, et d'autant plus curieuses que, n'ayant eux-mêmes qu'à se regarder aimer, leur passion occupe de la sorte une plus grande part de leur existence²².

Du plan esthétique, l'idéalisme critique fin de siècle saute aisément à des considérations philosophiques et, surtout, à des questionnements politiques et religieux. Ce lien est manifeste dans la bibliographie d'Auguste Sautour : ses deux ouvrages de critique littéraire – *Idéal et naturalisme, à propos du roman L'Amour de Jacques de Charles Fuster* et *L'Œuvre de Zola, à propos du roman La Débâcle* – jouent sur un effet de miroir : l'examen d'une œuvre, suscitant l'adhésion (*L'Amour de Jacques*) ou la distance (*La Débâcle*), débouche sur des conclusions morales indissociables d'une réflexion sociale :

Le Naturalisme est faux comme doctrine littéraire, en ce sens qu'il va à l'encontre des aspirations, des sentiments de notre âme ; – il est anti-humain, en quelque sorte.

D'autre part, le Naturalisme est contraire au but utilitaire de l'art d'écrire, son influence est nuisible à la société²³.

L'assignation d'un but utilitaire à l'art se fait au nom d'un humanisme qui trouve son expression dans l'encouragement moral des individus. La justice poétique, réclamée par l'auteur dans les « dénouements réconfortants » est indissociable de son engagement religieux :

Ce que nous leur [les écrivains] demandons, ce sont des œuvres ou fortes en pensées, ou intéressantes par l'action, ou émouvantes, ou empoignantes par le sentiment ; et surtout des œuvres saines. – Je comprends sous cette appellation, celles qui réveillent en nous les meilleurs instincts, réfrèment nos pires pensées, font briller à nos yeux l'auréole du bien ; celles, en un mot, qui tendent à nous rendre plus *hommes*.

Ce que nous exigeons de nos écrivains, c'est de nous montrer la vie, non pas à travers le voile d'azur d'un idéalisme à outrance, non pas aussi à travers le voile noir du pessimisme, ou le prisme de laideur du naturalisme, mais la vie telle qu'elle est, avec ses joies et ses souffrances, ses grandeurs et ses petits côtés. Nous voulons surtout qu'ils nous la montrent de manière à nous en faire accepter le fardeau, et à soutenir notre courage, quand le chemin y est pour nous parsemé d'épines.

Nous voulons aussi qu'ils nous peignent les vices et les passions, mais pour rendre plus éclatant le spectacle de la vertu, et nous la faire aimer ; qu'ils analysent l'homme dans ses instincts de bête, qu'ils nous fassent voir le degré d'avorissement où il peut tomber, mais pour mieux nous faire admirer la beauté morale, le degré de splendeur qu'il peut atteindre en pratiquant le bien.

Nous voulons qu'ils nous initient à la vie de souffrance, de privation des humbles ; qu'ils nous fassent toucher du doigt la misère des loqueteux, des déshérités de la vie, mais pour mettre l'amour du pauvre dans nos cœurs, et non pour l'unique prétexte de faire le tableau exact des vices qu'engendre la pauvreté, ou de déclamer contre la vie et la société.

22. Ferdinand Brunetière, « L'idéalisme dans le roman », art. cit., p. 218.

23. Auguste Sautour, *Idéal et Naturalisme, op. cit.*, p. 10.

Nous leur demandons des dénouements réconfortants, ce que vous appelez des « apothéoses creuses » pour nous montrer qu'avec le travail, la persévérance et la vertu, l'homme de bien et de volonté ne doit jamais désespérer de sa destinée et de la Providence ce qui dans la vie, est pour nous une vérité de toute importance.

Nous voulons enfin, comme étalage de dissertations morales, qu'ils mettent dans nos esprits la foi en Dieu, la confiance en nous-mêmes au lieu du scepticisme, l'énergie dans notre volonté au lieu de l'énervement, la vertu dans nos cœurs au lieu de la bestialité²⁴.

La structure en balancier, qui constitue la matrice de ce passage, renoue avec une conception utilitaire de l'art, qui accepte le recours aux contrastes dans une perspective édifiante. S'opposant aux foules peintes dans le roman naturaliste, symbole de la démocratie, Auguste Sautour traduit son exigence aristocratique dans son dernier ouvrage : *Le Retour à la monarchie, sa nécessité pour notre pays*, publié en 1907. Quant à Brunetière, il fait le choix d'un catholicisme de raison, qui s'accorde avec son parcours intellectuel antinaturaliste, associé à un engagement antidreyfusard, quoique non antisémite, pendant l'affaire Dreyfus.

Derrière les revendications esthétiques, les idéalistes qui se réclament de l'antinaturalisme suivent ainsi une trajectoire qui les conduit vers des formes politiques et idéologiques conservatrices. Cependant, le terme « idéalisme » n'est pas laissé à ces seules forces. Il fait l'objet de disputes, de convoitise, de redéfinition. Plutôt que d'évoquer la renaissance de l'idéalisme au singulier, comme le faisait Brunetière dans sa conférence, il nous semble plus pertinent de parler d'une explosion *des idéalismes*, au pluriel, à la fin du XIX^e siècle.

Drapeaux volés

Alors même que le champ de bataille littéraire a été partagé en deux et que cette reconnaissance des frontières semblait mutuelle, la réception du *Rêve* de Zola signe un moment singulier, indicatif des difficultés du classement des œuvres sous l'étiquette « idéaliste » par les critiques. Dans un contexte marqué par le retour du spiritualisme chrétien, et après la réception très polémique de *La Terre*, les interrogations émergent face à ce nouveau roman qui contraste tant avec le précédent : conversion de Zola à l'idéalisme ? Résurgence d'un idéalisme naturaliste qui s'inscrit dans la continuité d'autres œuvres ? Opportunisme, pour forcer les portes de l'Académie ? Philippe Gille écrit dans *Le Figaro* du 13 octobre 1888 :

Le Rêve est, en 1860, une idylle quasi-biblique, une évocation du monde des saints qui vivent dans les missels et au creux des portiques des cathédrales, pleine de charme et de puissante émotion. – Voilà, dira-t-on de ce livre, le morceau que M. Zola a exécuté pour se faire ouvrir les portes de l'Académie ! – La vérité, c'est

24. Auguste Sautour, *L'Œuvre de Zola, à propos du roman La Débâcle*, Paris, Fischbachern, 1893, p. 82-84.

que le germe de cette dernière œuvre était formé dans son idée longtemps avant qu'il fût question pour lui de penser à devenir un immortel. On remarquera du reste que, presque régulièrement, M. Zola procède par oppositions et que c'est de même qu'il a écrit *Page d'amour* après *l'Assommoir*, le *Bonheur des Dames* après *Nana*, *l'Œuvre* après *Germinal*, qu'il donne aujourd'hui le *Rêve* après *la Terre*²⁵.

Cet embarras des contemporains invite à s'interroger sur la capacité de récupération des deux camps en présence. L'habileté du naturalisme à se glisser sous l'habit idéaliste témoigne d'une stratégie de lecture à plusieurs niveaux. Charles Brunetière, le frère de Ferdinand, dans « *Le Rêve de Zola jugé par un catholique* », met en garde contre le piège d'une lecture au sens littéral, qui ne percevrait pas les glissements ironiques de cette mise en scène de l'exaltation religieuse :

Rêve et néant, telle est en deux mots toute la thèse de M. Zola. Cette conclusion était facile à prévoir, étant données les prémisses qu'il avait posées. Libre à nous de voir si nous voulons le suivre dans cette voie en nous inclinant, comme lui, devant ce nihilisme religieux qui fait litière de toutes nos croyances pour établir, sur leurs ruines, je ne sais quelle impiété à l'eau de rose, cent fois plus dangereuse à mes yeux que l'irréligion cynique la plus déclarée²⁶.

Cette double lecture possible de l'œuvre idéaliste en régime naturaliste met en évidence les ambiguïtés de la notion, qui peut être retournée contre elle-même. Ainsi, dans les articles philosophiques de *La Revue des deux mondes*, la notion d'idéal en littérature fait l'objet d'une prise de distance prudente, par Elme-Marie Caro, qui a défendu l'idéalisme philosophique face au positivisme. Rendant compte, dès 1883 (l'année de publication du *Roman naturaliste*), des *Fragments d'un journal intime d'Amiel*, il évoque « la maladie de l'idéal²⁷ ». Le philosophe pose la question de l'assimilation de l'idéal au rêve stérile et sans action :

Je trouve dans ce livre un mot charmant : la rêverie est le dimanche de la pensée. Soit, mais d'abord il est bon de faire virilement sa semaine, comme un bon ouvrier. À cette condition seulement, on pourra rêver quelquefois sur les traces de ce merveilleux songeur, se reposer du travail quotidien, détendre sa volonté un instant, mais sans trop perdre de vue les responsabilités que nous impose le premier devoir de la vie, l'action, et pour lesquelles il n'est pas de dispense, même au nom de l'idéal, qui devient une maladie dès qu'il cesse d'être une force²⁸.

La prudence vis-à-vis du terme vient de son opposition, non plus avec le pessimisme mais avec l'action. L'idéalisme ne se met-il pas lui-même en péril, en proposant aux lecteurs et aux écrivains des rêveries, au profit desquelles toute action – y compris politique – est délaissée ?

25. Philippe Gille, « *Le Rêve*, par Émile Zola », *Le Figaro*, 3 octobre 1888.

26. Charles Brunetière, « *Le Rêve de Zola jugé par un catholique* » (1890), *Deux études critiques sur Émile Zola*, Angers, Lachèse, 1894, p. 13.

27. Elme-Marie Caro, « La maladie de l'idéal, d'après les confessions d'un rêveur », 15 février 1883, *La Revue des deux mondes*, p. 798.

28. *Ibid.*, p. 816.

D'autre part, la notion d'idéalisme évolue sous la plume des critiques car elle procède par assimilation d'influences diverses au fil du siècle. Dans *La Renaissance de l'idéalisme*, Brunetière met en lumière la pluralité des sens de l'idéalisme en tentant une conciliation :

L'Idéalisme c'est donc [...] la doctrine, ou plutôt, – car il y en a plusieurs, – ce sont les doctrines qui, sans méconnaître l'incontestable autorité des faits, des événements de l'histoire ou des phénomènes de la nature, estiment qu'ils ne s'éclairent ni les uns ni les autres de leur propre lumière ; qu'ils ne portent pas avec eux leur signification toute entière ; et qu'ils relèvent de quelque chose d'ultérieur, de supérieur et d'antérieur à eux-mêmes. *L'Idéalisme*, c'est encore la conviction que, si la science ou la connaissance de fait, la connaissance expérimentale, la connaissance rationnelle, est une des « fonctions de l'esprit », elle n'est ni la seule, ni la plus importante. Il y a plus de choses dans le monde que nos sens [...] n'en sauraient percevoir ou atteindre. Et *L'Idéalisme* c'est enfin [...] la persuasion, l'intime conviction que derrière la toile, au-delà de la scène où se joue le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache, – *Deus absconditus*, – qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties²⁹.

En se fondant sur la lecture de Georges Lyon, qui consacre un ouvrage à *L'Idéalisme en Angleterre au XVIII^e siècle*, Ferdinand Brunetière fait glisser le sens néo-platonicien de la notion en le greffant sur le sens sensualiste de Berkeley. Ces torsions attestent d'une volonté de conserver une forme d'hégémonie sur une notion aux implications esthétiques, idéologiques et politiques.

Cette synthèse discutable³⁰ peut être mise en parallèle avec le réemploi du terme chez Remy de Gourmont. La dissociation progressive du couple idéalisme / antinaturalisme suggère une scission dans le camp des idéalistes. Dans ses *Promenades philosophiques*, Remy de Gourmont tente de redéfinir « Les racines de l'idéalisme ». Il distingue deux sens au terme :

L'un vient de *idéal* et l'autre de *idée*. L'un est l'expression d'un état moral ou religieux ; il est à peu près synonyme de spiritualisme [...]. L'autre idéalisme, qu'on aurait mieux fait d'appeler idéisme, et que Nietzsche a poussé jusqu'au phénoménalisme est une conception philosophique du monde³¹.

Un nouvel idéalisme se dessine, dans la filiation de Schopenhauer, qui a également influencé Zola. Le lien établi grâce à l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* renverse les accusations de pessimisme au profit d'une redéfinition synthétique, dans laquelle l'opposition au naturalisme est dépassée par la vie de la pensée du sujet, qui intègre les sensations :

29. Ferdinand Brunetière, *La Renaissance de l'Idéalisme. Conférence prononcée à Besançon le 2 février 1896*, Paris, Firmin Didot, 1896.

30. Ferdinand Brunetière tord en effet le sens d'« idée » tel que l'entend la philosophie de Berkeley en y réintégrant une part de platonisme. Nous avons analysé cette greffe dans une communication à l'occasion du Séminaire Jeunes Chercheurs de Paris III, disponible en ligne : <http://www.crp19.org/filebank/568d3d82-43e7-1031-8016-8b7ac158774a/SJCPascalineHamon.pdf>.

31. Remy de Gourmont, « Les racines de l'idéalisme », *Promenades philosophiques*, Paris, Mercure de France, 1925-1931, p. 80.

Les conséquences [...] sont nettes : on ne connaît que sa propre intelligence, que soi, seule réalité, le monde spécial et unique que le moi détient, véhicule, déforme, exténué ; recrée selon sa personnelle activité ; rien ne se meut en dehors du sujet connaissant ; tout ce que je pense est réel : la seule réalité, c'est la pensée³².

Cette greffe d'un nouveau sens conduit à mettre à l'honneur la notion d'individualité, souvent débattue dans les articles philosophiques de *La Revue des deux mondes* et retrouve la formule de Zola qui faisait de l'œuvre d'art « un coin de la nature vu à travers un tempérament³³ ». Ces renouvellements de sens permettent de distinguer un premier noyau idéaliste, conservateur, qui se définit par sa constance dans un antinaturalisme littéraire aux ramifications politiques, et des individualités dont le rejet du conservatisme politique et du modèle littéraire classique va aller croissant, comme en atteste la prise de position de Remy de Gourmont en faveur de l'art symboliste :

L'Idéalisme signifie libre et personnel développement de l'individu intellectuel dans la série intellectuelle ; le Symbolisme pourra (et même devra) être considéré par nous comme le libre et personnel développement de l'individu esthétique dans la série esthétique, – et les symboles qu'il imaginera ou qu'il expliquera seront imaginés ou expliqués selon la conception spéciale du monde morphologiquement possible à chaque cerveau symbolisateur³⁴.

À cette esthétique nouvelle s'ajoute la revendication anarchiste :

Mais non, – et il importe de cartonner à cette page le dictionnaire des lieux communs : l'idéalisme est une doctrine immorale et désespérante ; anti-sociale et anti-humaine, – et pour cela l'idéalisme est une doctrine très recommandable, en un temps où il s'agit non de conserver, mais de détruire³⁵.

Conserver... détruire : les deux pôles de cette antithèse cernent bien le chemin parcouru par la notion d'idéalisme à la fin du XIX^e siècle au contact du naturalisme et de ses influences. Si dans la bataille littéraire, le terme fait office de drapeau, l'opposition au naturalisme est moins statique que dynamique. À cet égard, la critique du naturalisme au nom de l'idéalisme est liée, sur la période, à des enjeux politiques et idéologiques marquant la présence d'une force conservatrice dans la critique littéraire de l'époque. À partir de 1896, le camp idéaliste subit une dislocation, produit de l'intégration d'héritages composites dans la notion. Le renouveau identifié repose sur des échappées polysémiques, qui sont le fait de critiques qui, à l'instar de Remy de Gourmont n'assimilent plus idéalisme et antinaturalisme. Le terme devient dès lors l'objet d'une tentative de réappropriation des camps en présence : chez les naturalistes, dans une certaine mesure, chez les antinaturalistes conservateurs et chez les défenseurs du symbolisme et de l'expression d'une radicale individualité.

32. Remy de Gourmont, « L'idéalisme », art. cit.

33. Émile Zola, *Le Roman expérimental*, op. cit., p. 111.

34. Remy de Gourmont, « L'idéalisme », art. cit.

35. *Ibid.*